PRIX
FRANÇOIS GUIZOT
INSTITUT DE FRANCE



Prix François Guizot-Institut de France 2026

Cérémonie de Remise du Prix

Lundi 5 octobre 2026, 18h00, Grande Salle des Séances

Allocution d'Eric Roussel

Président du jury

C'est par un mouvement naturel que notre jury a décidé cette année de couronner le grand livre que Christophe Bellon a consacré à Waldeck-Rousseau.

Ce dernier, si l'on peut dire, revient de loin. Président du Conseil de juin 1899 à juin 1902, il a dirigé le gouvernement le plus long de la IIIème République. Son œuvre est importante. On lui doit notamment la loi sur la liberté syndicale de 1884 et la loi de 1901 sur les associations. On lui doit aussi d'avoir puissamment contribué à mettre fin à l'affaire Dreyfus au bénéfice du malheureux officier, si longtemps accusé à tort et détenu dans des conditions affreuses à l'île au diable. On lui doit enfin d'avoir su donner à la IIIème République, régime encore fragile à la fin du XIXème siècle et secoué par des scandales, une sorte de centre de gravité en s'appuyant sur ce que l'on peut appeler sans anachronisme un bloc central excluant les extrêmes mais rassemblant largement des hommes – il n'y avait pas de femmes en politique à l'époque – que tout ou presque opposait, du général de Gallifet, le fusilleur de la Couronne, au socialiste Alexandre Millerand.

Et pourtant cette personnalité marquante et éminente, attachante comme vous le révélez, n'occupe pas la place qui lui revient dans l'Histoire. Paul Reynaud, qui se situait dans son sillage, lui a consacré un livre ; le Président Giscard d'Estaing qui voyait en lui une figure inspirante, avait songé à donner son nom à son Club Perspectives et Réalités – avant d'y renoncer par crainte de susciter l'incompréhension. La dernière biographie qui lui a été consacrée, celle de Pierre Sorlin, a été publiée il y a soixante ans, en 1966. Et depuis lors, c'est le

silence. Waldeck Rousseau est resté écrasé par le voisinage de ceux que l'on considère comme les ¨grands¨ de la IIIème République : Gambetta, Jules Ferry, Clemenceau. L'homme était timide, froid, secret, semblant de manière curieuse fuir la notoriété – à telle enseigne que Maurice Barrès l'a décrit cruellement « figé dans son silence, comme un brochet dans sa gelée ».

Tirer de l'oubli un tel personnage était un défi et vous l'avez relevé avec éclat, cher Christophe Bellon. Patiemment, méthodiquement, vous êtes parti à la recherche de votre héros, dans les mémoires de ses contemporains, dans les archives, dans les études qu'il a suscitées. Et, en définitive, c'est un portrait profondément renouvelé de Waldeck-Rousseau que vous nous donnez. Car vous ne vous êtes pas contenté d'axer votre curiosité sur l'action politique de votre personnage, vous avez aussi cherché à révéler la personnalité intime de cette figure si figée.

Il y a une part un peu énigmatique chez cet homme dont la vie privée paraît s'être résumée à un attachement profond à sa mère, avec laquelle il correspond continuellement, et un mariage tardif avec une femme beaucoup plus sociable qui a joué certainement un rôle dans son destin. Avant de la rencontrer, ce célibataire taciturne semble n'avoir eu que la passion du travail. Comme son père qui fut notamment maire de Nantes, Waldeck-Rousseau est avocat et passe sa vie dans les dossiers. Les questions sociales le passionnent. Devant les tribunaux où son éloquence précise et froide impressionne, il acquiert une réputation solide. Mais son mariage lui ouvre d'autres perspectives. Servi par l'entregent de son épouse qui tient un salon réputé, il devient un avocat d'affaires en vue. Pour autant, il ne renonce pas à ses convictions. Ni radical, ni socialiste, il est néanmoins convaincu que la République ne durera que si elle apporte une solution à la question sociale. Par ailleurs, en cette fin du XIXème siècle marqué par l'affrontement entre catholiques et républicains, le problème de la laïcité retient son attention. Il entend le résoudre avec le souci d'éviter d'inutiles fractures. « Lutter contre le cléricalisme et ses excès, écrivez-vous, ne doit pas conduire à d'autres excès, tout aussi critiquables pour lui, comme l'instauration d'un anticléricalisme d'Etat. Il veut une laïcité qui reconnaisse les différents ordres : l'ordre de la religion d'une part, l'ordre politique d'autre part ; la conscience individuelle d'un côté, les valeurs collectives de l'autre. Seule cette distinction peut ouvrir la voie à la médiation ». Contraint pour des raisons de santé à s'effacer de la scène publique, Waldeck-Rousseau n'approuvera pas l'application que fera Combes de la loi de séparation de l'Eglise et de l'Etat. Emile Combes, dont il n'a pas deviné la véritable personnalité lorsqu'il a glissé son nom au chef de l'Etat pour lui

succéder, a le tort à ses yeux d'exclure au lieu de rassembler ce qui a été, quant à lui, la ligne forte de toute son existence.

Cette constance éclate dans votre livre. Ministre de l'Intérieur dans un éphémère gouvernement Gambetta en 1881-1882, puis dans le second cabinet de Jules Ferry de 1883 à 1885, il se fait l'avocat de la liberté d'association qui se concrétisera lors du vote en 1884 d'une loi qui porte son nom. En 1899, il devient président du Conseil à l'instigation de Poincaré. La France est alors ravagée par la querelle religieuse et l'affaire Dreyfus. Une fois de plus, Waldeck a pour principal souci d'apaiser. Il décide la révision du procès de Dreyfus, réprime l'agitation nationaliste, soutient des lois sociales. Une loi du 30 mars 1900 sur le travail des femmes et des enfants est ainsi promulguée, suivie le 30 septembre de la loi Millerand-Colliard qui abaisse à onze heures la durée de travail journalier. Dans le même temps, le ministre des Finances Joseph Caillaux parvient à compresser les dépenses de l'Etat et finalement à présenter des comptes en excédent. Le gouvernement Waldeck-Rousseau qui réunit des hommes de nuances très diverses parvient ainsi, pour un temps, à redonner au pays perspectives et stabilité.

Cent vingt-six ans après cet épisode, la France traverse de nouveau une zone de turbulences et des problèmes sinon identiques du moins de même nature se posent aux gouvernements. De ce fait, la figure de Waldeck-Rousseau retrouve une résonance.

Enfin, et cela n'a pas été tout à fait étranger à notre choix, Pierre Waldeck-Rousseau s'inscrit incontestablement dans une lignée, dans une tradition politique qui, au XIXème siècle, a été notamment illustrée avant lui par Guizot. Les personnalités de l'un et de l'autre sont bien sûr différentes bien qu'ils aient en commun un curieux contraste entre la froideur qu'ils affichaient tous deux de prime abord et la puissante éloquence qui était leur arme favorite. Surtout Waldeck-Rousseau et Guizot appartenaient à une famille politique que l'on peut dire du centre, cette famille libérale caractérisée ainsi par Raymond Aron : « *celle des éternels vaincus, des exilés de l'intérieur admirés hors de France mais sans influence visible au-dedans* ». De fait, sans doute en raison de l'imaginaire suscité par la Révolution française et privilégiant les ruptures violentes, ces adeptes de la réforme n'ont pu accéder au pouvoir que très rarement. Après Waldeck-Rousseau, Paul Reynaud, au XXème siècle, a réussi à incarner cette tradition malheureusement dans une période particulièrement tragique, celle du printemps 1940 ; plus tard, comme je l'ai dit, Valéry Giscard d'Estaing a assumé cette

tradition en s'exposant aux difficultés que l'on connaît et qui ont entraîné sa défaite de 1981. Et aujourd'hui, l'actuel Président de la République, qui revendique aussi le même dépassement de clivages, s'expose aux mêmes aléas.

En rendant vie à Waldeck-Rousseau, ce grand oublié de l'Histoire, vous réparez non seulement une injustice, cher Christophe Bellon, vous nous aidez à comprendre le présent et ce n'est pas le moindre mérite de ce livre.